Compte rendu - Lentin & Grand'Henry, Moyen Arabe

Pablo Kirtchuk

▶ **To cite this version:**

Pablo Kirtchuk. Compte rendu - Lentin & Grand'Henry, Moyen Arabe. 2010. hal-00564749v1

HAL Id: hal-00564749

https://hal.science/hal-00564749v1

Preprint submitted on 9 Feb 2011 (v1), last revised 10 Feb 2011 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

J. LENTIN & J. GRAND'HENRY - *Moyen-arabe et variétés mixtes de l'arabe à travers l'Histoire. Actes du Premier colloque International*, Louvain-la-Neuve, 10-14 Mai 2004, Université Catholique de Louvain, 2008. XXIII pp. d'Introduction, LXXXVII pp. de Bibliographie + 508 pp.

Il y a plus d'un quart de siècle, j'assistais aux cours de grammaire arabe de Joshua Blau à l'Université Hébraïque de Jérusalem. Méticuleux, rigoureux et pointilleux comme il se doit, il avait toutefois une pointe d'humour. Puis j'ai suivi ses cours de ce qu'il était alors le seul au monde à appeler *moyen-arabe*. Le versant joyeux, communicatif, parfois franchement hilare prenait alors le dessus. Ce n'est qu'à la lecture du présent ouvrage que j'en comprends la raison: Blau était en train de défrîcher un terrain, de créer un nouveau domaine de recherche, dont ce livre marque la consécration internationale. En effet, c'est dans le monde entier qu'on reconnaît maintenant la pertinence de ses recherches et qu'on suit le sillon qu'il a ouvert concernant des variantes de l'arabe qui ne sont ni strictement classiques ni strictement vernaculaires mais qui constituent un *arabe mixte* ou *mélangé*, autres appelations en cours, peut-être plus appropriées. Pour se donner une idée, que l'on pense à un texte qui se voudrait en latin classique mais qui par certains aspects manifesterait des régionalismes et des traits du latin vulgaire voire d'une langue romane. En ce sens, cet ouvrage excellent est un vrai *Festschrift* (p. III) à ce Maître né à Cluj (Transylvanie) dans une famille juive d'expression hongoise, qui vient de franchir son quatre-vingt-dixième anniversaire et continue à créer et publier avec une largeur de vue qui laisse transparaître sa formation initiale dans une Mitteleuropa aujourd'hui disparue. Grand hébraïsant devant l'Eternel, il a présidé aux destinées de l'Académie de la Langue Hébraïque de 1981 à 1988.

'Le texte du Sinaï arabe 72 : Eléments de morphologie verbale' (S. Arbache, pp. 1-20) ; copié en l'an 897, est l'un des 30 plus anciens textes arabes datés, et contient l'une des premiers versions arabes de l'Evangile, faite en Palestine à partir du grec au milieu du VIII^{e} s. Il est à peine vocalisé, la *scriptio defectiva* est souvent utilisée, et l'orthographe fortement différente de la norme atteste de la vraie prononciation. Une analyse phonologique et morphologique très détaillée est proposée. On aurait aimé aussi des allusions à la syntaxe dont les contraintes sont très importantes en arabe, cf. celles régissant la phrase subordonnée en fonction de la définitude de l'antécédent ; l'existence ou non des désinences casuelles (voir plus bas le c.r. sur l'artricle de G. Troupeau) en fonction de contraintes diverses et variées ; et l'ordre des mots. Il y a aussi des remarques d'ordre plus général : 'Peut-être faut-il admettre que la non-conformité à une norme peut parfois devenir norme à son tour […] Le Moyen-arabe […] tendu entre l'arabe classique comme norme et l'arabe parlé comme lieu d'ancrage' (pp. 7 ; 19). Ces remarques lumineuses évoquent la perception de Coseriu sur 'Sistema, norma y habla' (*Publicaciones del Departamento de Lingüística*, Montvideo 1952) et s'appliquent, *mutatis mutandis*, à d'autres langues en situation comparable : on pense à du français normatif mêlé à des variantes dites 'francophones' voire à des créoles à base française. Pour l'espagnol ou l'anglais la comparaison ne tient plus : le poids de la norme dans ces langues n'écrase pas leurs variantes régionales et/ou parlées. Qui songerait à appeler Cervantès un romancier espagnol mais García Márquez un romancier 'hispanophone', Shakespeare un poète anglais mais Walt Whitman un poète 'anglophone' ?

'Vestiges du moyen-arabe dans les textes épistolaires anciens' (A. Gr. Belova, 63-72)

rappelle justement que ‘Les particules modales jouent le rôle de désinences casuelles redondantes. Il nous faut aussi prendre en considération que la parole orale était accompagnée par l’intonation, par l’accent logique et affectif, par les gestes et la mimique. On peut supposer que ces particularités du discours direct ont créé des conditions favorables pour l’emploi des formes pausales’ (p. 65). Nous y voilà. Ce passage aurait pu être écrit sous la plume de Dwight Bolinger, mais lui aurait sans doute déduit que les particules modales, tout comme l’intonation, la prosodie et la mimique, loin d’être des particularités, sont partie intégrante du langage ; quant au présent recenseur il, va plus loin : ces phénomènes sont à la source de la grammaire et de la faculté langagière elle-même, et sont toujours à l’oeuvre dans la mesure où l’Homme est encore et toujours un être biologique. Si le moyen-arabe a un intérêt qui dépasse son propre cadre, c’est bien celui d’inverser les idées reçues et de donner à voir la vraie nature des processus qui président à la formation et au fonctionnement du langage et des langues. ‘La verbalisation du participe […] attestée dès le X^{e} s.’ (p. 67) est la clé de voûte du système verbal d’une autre langue sémitique, le néo-araméen oriental. Quant à ‘la disparition de la particule négative *lam* qui est remplacé par *ma:* ’ (*ibid.*) cf. Kirtchuk (1998. : š^{e}ʔela, q^{e}riʔa, š^{e}lila : maggaʕim ["Interrogation, Exclamation, Négation : les Intterfaces", en Hébreu]. ʃ *ay laHadassa*, BGU Editions, 263-272), qui montre les liens entre les différentes fonctions de ce morphème et au-delà, tout cela au moyen de l’intonation, créant des structures qui finissent par se grammaticaliser et où l’intonation, par conséquent, n’est plus indispensable ; l’origine de *ma:* se confond avec celle du suffixe nasal signalant le nom comme référentiel, non-défini, qui est aussi l’origine des *ma:* dits enclitique et conjonctif de l’akkadien malgré l’avis d’E. Cohen (2000 : ‘Akkadian *-ma* in Diachronic Perspective’ Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie. Vol. 90-2 pp. 207–226), qui y voit deux morphemes distincts. La: focalisation, rôle véritable du *ma:* enclitique, et la conjonction, ont des affinités, cf. fr. ‘de surcroît‘, ang. ‘moreover’.

‘On Some Middle Arabic Literary Standards’ (J. Blau, 73-86) ; rappelle qu’une technique de traduction de la Bible répandue parmi les Juifs arabophones était de rendre une racine hébraïque par la racine arabe qui lui correspond le plus souvent, mais toujours la même, quelle que soit l’acception de la racine hébraïque dans les différentes occurrences. Par exemple, en Psaumes 69, 3 la traduction judéo-arabe rend le terme hébreu *šibbolet* qui dans ce cas désigne une pluie torrentielle par ar. *sanbul* ‘épi d’orge’, traduction étymologisante qui ne tient pas compte du fait que cet emploi métaphorique du terme hébreu n’est pas usité en arabe ; on ne peut s’empêcher de penser aux traductions qu’on hésite à appeler françaises de la Bible et du Qurʔa:n par A. Chouraqui JB émet l’hypothèse que cette technique simpliste et contestable était en vogue dès les premières traductions en arabe de la Bible. Cet isomorphisme forcé et artificiel entre les deux langues a trouvé son chemin vers la prose judéo-arabe, la différentiant ainsi de la prose arabe générale. Plusieurs autres textes sont cités, ainsi, la *Summa Theologiae Arabica* et le *Livre de la Demonstration* sont le fait de Grecs Orthodoxes ; leurs formes d’inaccompli finissant par *voyelle longue + nu:n* réfléteraient un dialecte d’Outre-Jourdain. Quant à ‘Sagesse des Pères’, livre phare de la tradition orale juive, son commentaire arabe est dû à David Ben Abraham Maïmonide, et selon l’A. il est écrit en judéo-arabe littéraire sous-standard caïrote, tout comme les leçons prononcées à la synagogue, et cela pour les rendre accessibles au commun des fidèles et non point par méconnaissance de la norme

classique. La preuve en est le nombre réduit de pseudo-corrections, cette pierre de touche qui caractérise les textes produits par des gens qui n'étaient pas sûrs de leur grammaire. L'usage des suffixes pronominaux objet *-hu:/-hi* : (m.sg. / f.sg. respectivement) en strict accord avec les règles de l'arabe classique est probablement le fait des copistes.

'Missionary's Middle Arabic : the case of late Andalusi' (F. Corriente, 87-98) commence par expliquer que 'As Classical Arabic is and has always been a school learned koinè, mostly used for literary or other high-register purposes […] Middle Arabic features are likely to surface here and there throughout the most studied compositions' (p. 87). Il en résulte que des étrangers ne sont pas susceptibles de tels impairs, puisque leur connaissance de l'Arabe est uniquement livresque. Or, dit l'A., les missionaires Pedro de Alcalá, Bartolomé Dorador et le Valencien anonyme auteur de la *Doctrina Christiana*, ayant appris l'arabe andalou pour prêcher aux Musulmans, ont introduit dans leurs cathéchismes respectifs des dialectalismes qu'ils tâchaient d'éliminer par des pseudo-corrections. F. Corriente examine à la loupe autant les premiers que les dernières et c'est une véritable leçon d'arabe andalou qu'on a ici, un peu comme l'examen approfondi de l'Appendix Probi permet un accès au latin vulgaire de son lieu et temps.

'Remarques sur les variétés mixtes de l'arabe dans les ordres du jour durant l'Expédition d'Egypte' (M. Doss, 141-164) exploite à bon escient ces textes en apparence anodins. La France ayant occupé l'Egypte de 1798 à 1802, les ordres du jour et proclamations étaient traduits en arabe, donnant un texte bilingue. On y voit des traits typiques de la langue parlée – la détermination des deux termes de l'état construit et pas seulement du second ; la mise du sujet grammatical à l'accusatif (ce qui est du plus haut intérêt, car cela signifie que le sujet est rhématique et que l'accusatif est, en effet, conçu tout d'abord comme la marque pragmatiqsue du rhème, ce qui se vérifie dans maintes langues, du grec au quechua en passant par l'ancien français, cf. Kirtchuk P. 1987. Structures actancielles en Quechua, *Actances 3: 159-177*. Paris, RIVALC-CNRS; Kirtchuk P. 1993 */ʔɛt̲/* ou ne pas */ʔɛt̲/*: l'actant Y en Hébreu biblique et au-delà. *Actances* 7: 91-137); l'emploi de formes nominales du verbe avec des schèmes qui ne leur correspondent pas (*mutatis mutandis*, que l'on pense à fr. 'financiation' pour 'financement') , l'emploi sporadique du duel ; l'emploi d'une préposition et non d'une marque casuelle et une construction syntaxique pour signaler le génitif ; le non-accord des relatives en genre, nombre et cas ; l'asyndèse de la relative même si l'antécédent est défini ; on pense aux propriétés de la koinè telles que présentées dans Ferguson (1959 : 'Diglossia'. *Word* 15: 325-340.). Puis il y a des calques, phénomène typique des bilingues. Ces documents hautement intéressants montrent qu'il y a deux siècles déjà, les traits caractéristiques des dialectes actuels, quelle que soit leur localisation, étaient déjà peu ou prou en place.

'The mixed arabic of the letters of Gulf rulers', de C. Holes (194-228) analyse des documents datant des XIX^{e} et XX^{e} s. et culmine par une liste fort détaillée et instructive des particularités phonologiques, morphologiques, morpho-syntaxiques et sytaxiques qui distinguent leur langue de l'arabe classique.

'The earliest texts in Judaeo Middle-Arabic' (S. Hopkins, 231-250) insiste sur l'importance de l'attention qu'il faut prêter aux premiers textes en moyen arabe pour bien connaître l'histoire de l'arabe dans les tout premiers siècles de l'Hégire (8^{e}-9^{e} s. de l'ère commune). Dans ce cadre, un intérêt particulier est à accorder aux textes juifs, qui sont souvent (pas toujours) des compositions originales et non pas de traductions du grec ou du syriaque, et à ce titre reflètent plus fidèlement l'arabe de celui qui les écrit. De

surcroît, ils sont moins influencés par l'arabe classique car écrits en caractères hébreux, qui plus est selon le principe 'est transcrit tout ce qu'on prononce, n'est pas transcrit tout ce qu'on ne prononce pas' (*Early Phonetic Jewish-Arabic Spelling, EPJAS*). Le corpus est constitué essentiellement de glossaires, commentaires et traductions de plusieurs livres de la Bible hébraïque ainsi que de traductions de traités sur la loi talmudique rédigés en araméen et connus sous le nom de H[a]lakhot P[e]suqot.

'Le type linguistique *garchouni* du Mont-Liban' (E. Kallas, 251-276) décrit les textes arabes produits par des écrivains et copistes chrétiens (Maronites, Melkites, Jacobites, Nestoriens et Chaldéens) du Mont-Liban aux XV[e]-XVIII[e] s., notés en alphabet syriaque, qu'ils appellaient garšuni ou karšuni. Or, ajoute l'auteur, des Syriaques de Malabar, de Perse, du Kurdistan et de Turquie ont utilisé cet alphabet pour noter les langues parlées en ces contrées aussi ; dès lors, on doit appeler *garšuni* tout texte noté en syriaque mais écrit dans une langue qui n'est précisément pas le syriaque. Les œuvres d'une quarantaine d'auteurs ont été étudiées, principalement celles de Ibn al-Qila :'i. et leur particularités linguistiques analysées.

'Unité et diversité du monde arabe' (J. Lentin, 305-320) ; est une liste détaillée de particulariés qui ne se limite pas à la grammaire mais traite aussi de sémantique, lexicologie et pragmatique. Parmi les traits les plus intéréssants, signalons l'acception de la racine Hbb 'aimer' dans le sens de 'vouloir' (p. 309). C'est la même convergence qu'en espagnol, où elle s'opère en sens inverse : c'est le verbe *querer* 'vouloir' qui prend aussi le sens d'*aimer*; reste à déterminer si la longue présence arabe en al-Andalus y est pour quelque chose dans cette analogie. Ajoutons que selon J. Lentin, ar. *bɣy* prend aussi le sens de 'vouloir', alors que son sens originel esr 'demander' ou encore 'chercher'. Exactement comme lat. *quaero* (> esp. *quiero*…).

'Réflexions sur la nature de l*'i'ra :b'* (G. Troupeau, 457-472) est un exposé très instructif sur un point essentiel de la grammaire arabe : la désinence casuelle du nom en fonction de la rection verbale, mais aussi en fonction d'autres paramètres - rection par certaines particuiles, rôle dans la phrase et - important entre tous, en ce qui me concerne - fonction énonciative. G. Troupeau, qui connaît ses classiques (il a produit, entre autres, un *Lexique-Index de Sibawayhi*, Paris, Klincksieck 2000), cite les Grammairiens arabes les plus importants dont l'œuvre inégalée, datant des premiers siècles de l'Hégire, est dominée justement par le *Kita:b* de ce Maître persan du VIII[e] s. Il rappelle que pour al-Anba:ri, à juste titre, l*'i'ra :b* n'affectait que le nom, alors que le changement vocalique affectant les terminaisons verbales en fonction du mode et celui affecttant le pluriel masculin externe et le duel des noms relèvent de tout autres problématiques (p. 460). Du plus grand intérêt est le fait que selon eux le *ʔiʕra:b* ne fait pas partie de la langue arabe dès son origine mais – comme dit al-Zagga:gi – 'il faut qu'on prononce le nom, puis qu'on mette le *ʔiʕra:b* à la fin : […] le *ʔiʕra:b* est une voyelle qui affecte le nom après sa complète constitution' p. 463). Or si un fait de structure aussi fondamental est somme toute accessoire, il s'ensuit que dans la vision des Grammairiens ce n'est pas la structure de la langue qui prime mais la langue elle-même, ce qui correspond à d'autres analyses lumineuses que nous leur devons : rappelons que la phrase nominale est à analyser selon eux non pas en *musnad* (sujet) et *musnad ʔilayhi (*prédicat) mais en *mubtadaʔ* (début) et *ħabar* (nouveauté), soit une analyse en termes informationnels et non pas syntaxiques ! De là à conclure que pour eux la pragmatique d'une part, la sémantique d'autre part

précèdent la grammaire il n'y a qu'un pas qu'on n'hésite pas à franchir. Ceci va dans le sens de l'A. lorsqu'il dit à propos d'un exemple censé montrer l'importance cruciale du *ʔiʕra:b* ((p. 470) 'Il n'y a aucune amphibologie dans ces trois versets car, logiquement, Abraham ne peut pas avoir éprouvé son Seigneur, Dieu ne peut pas être délié à l'égard de son messager, et Dieu ne peut pas craindre les savants. L'avancement (*taqdi:m*) et le reculement (*taʔħi:r*) des mots dans l'énoncé pour des raisons stylistiques sont des procédés courants et bien connus des Grammairiens, qui les justifient'. Mon seul désaccord concerne la nature présumée stylistique de ces variations d'ordre : c'est de raisons pragmatiques qu'il s'agit, de la hiérarchie informative des composantes, qui prévaut sur l'ordre syntaxique, et c'est cela que les grammairiens, à raison, justifient.

'Kalimat mersi' soit 'Paroles de remerciement' de G. Rosenbaum (505-506) est un poème qui clôt l'ouvrage sur une note humoristique et constitue à lui seul un bel échantillon de moyen-arabe : les formes dialectales et littéraires cohabitent, et on y trouve même des emprunts au français, y compris dans le titre.

Autres articles sont, notamment, 'Gara'ib or Agayib, that's the question : Vocalized script in two Arabic Romances of Alexander' (F. Doufikar-Aerts, 165-180) ; 'Le moyen-arabe dans les mss. De la version arabe du discours 40 de Grégoire de Nazianze' (2^{e} partie), 181-192) ; 'Remarques sur la langue de quelques textes copto-arabes médiévaux' (J. Den Heijer, 113-140) ; 'Middle Arabic across time and medium / mode' (G. Mejdell, p. 355-372) et 'Mixing Colloquial and Literary Arabic in Modern Egyptian Prose' (G. Rosenbaum, 391-404) ;

Que les organisateurs aient réussi à rassambler dans un seul et même colloque ainsi que dans la publication qui en présente les contributions des savants israéliens et arabes de haut niveau, qui avec d'autres lui ont apporté leurs lumières, n'est pas le moindre de ses atouts. On ne peut qu'espérer que les initiatives de ce type se multiplient On remercie particulièrement Jérôme Lentin, Professeur des Universités aux Langues O' et à Aix-Marseille, co-animateur infatigable du GLECS (avec Antoine Lonnet), qui a trouvé le temps et l'énergie de co-diriger cette prestigieuse publication aussi, avec J. Grand'Henry.

Signalons la qualité de l'édition, sur papier glacé, qui alourdit l'ouvrage mais lui assure une pérennité matérielle bien méritée.

Pablo KIRTCHUK